

La rationalisation de la mort

Lorsque la science, la technique et l'innovation se mettent sans sourciller au service d'une idéologie mortifère, cela donne Auschwitz-Birkenau. Un exemple à garder en mémoire...

WILLIAM BOURTON

Pourra-t-on jamais imaginer la tragédie qui s'est jouée à Auschwitz, l'immense usine nazie à la fois camp de concentration et d'élimination ? Comme l'a noté Claude Lanzmann, l'auteur du film *Shoah*, il existe de nombreuses photographies d'avant la mort, prises sur la rampe par les SS, essentiellement des convois de Juifs de Hongrie attendant la sélection, « mais aucune des luttes atroces pour gagner un peu d'air et respirer quelques secondes de plus qui se déroulaient dans les grandes chambres à gaz de Birkenau où 3.000 personnes, hommes, femmes et enfants étaient étouffés ensemble »¹...

À la mi-janvier 1945, avant d'abandonner le complexe devant l'avancée de l'Armée rouge, les Allemands tentèrent d'éliminer à la sauvette les preuves les plus accablantes de leur entreprise génocidaire : dynamitant les fours crématoires, dispersant les cendres dans les champs voisins, tassant la terre sur les charniers et brûlant les archives gardées sur place.

Mais quelque 80.000 documents relatifs à la construction et à l'entretien des infrastructures du camp ont échappé à cette destruction. Saisis par les Soviétiques et acheminés à Moscou, ils seront ouverts aux chercheurs occidentaux à l'aube des années 90 et leur permettront de comprendre la rationalité de cette usine de la mort.

Prouesses techniques...

À l'aune de ces plans d'ingénieurs-architectes, de ces rapports techniques froids et impersonnels, on mesure qu'Auschwitz-Birkenau est l'incarnation de la « raison instrumentale » : cette raison « calculante » qui correspond à la science et à la technique, aux méthodes d'organisation et d'administration, qui s'intéresse exclusivement aux moyens sans égard pour les fins, et dont le principal critère est l'efficacité. En un mot : l'avènement de la « Technique moderne », au sens heideggerien de la manifestation ultime de la Volonté de puissance.

Dans son essai *La violence nazie*, l'historien Enzo Traverso explique que la Révolution française a marqué un tournant historique dans la métamorphose de la violence en Occident, en systématisant l'usage de la guillotine. Une étape essentielle dans le processus de sérialisation de la liquidation des « ennemis du peuple », doublée d'un progrès qui rendait caducs les supplices atroces de l'Ancien Régime, que la Révolution avait abolis...

À Auschwitz-Birkenau, cette sérialisation de l'éradication des ennemis du peuple (germain) acquit une dimension « tayloriste », calquée sur les protocoles de l'industrie moderne, comme l'indiquent l'architecture du complexe ou son implantation au centre d'un nœud ferroviaire. Dans l'esprit détraqué des pontes nazis, à l'instar de la guillotine, les chambres à gaz représentaient non seulement un exploit technique, mais un « progrès » dans la mise à mort de masse tant pour les nerfs des bourreaux que pour les victimes...

« L'extermination est apparue comme l'un des visages de la civilisation elle-même lorsque les anti-Lumières se sont

alliées au progrès industriel et technique, au monopole étatique de la violence, à la rationalisation des pratiques de domination », précise Enzo Traverso.²

Exécuter les ordres

« Une fois tous descendus des camions – nous étions peut-être quatre cents à cinq cents prisonniers –, nous nous sommes retrouvés devant trois SS, dont un médecin. Certains prétendent qu'il s'agissait de Josef Mengele, je n'en sais rien », raconte Natan Ramet dans son livre *Rescapé de la Shoah*.³ « Les nazis nous ont ordonné de courir cinq mètres, par deux, et ils nous jaugeaient à vue. Mon oncle Noach, qui avait 53 ans, était à côté de moi. Nous avons couru quelques mètres, après quoi ils m'ont envoyé à droite et mon oncle à gauche. Il souffrait d'une hernie inguinale et éprouvait donc des difficultés à courir... Plus loin, « nous avons dû nous ranger par ordre alphabétique en trois rangs pour passer au tatouage. Je me suis retrouvé devant une jeune Juive polonaise. Elle devait avoir un peu plus de vingt ans. (...) Cette jeune fille m'a dit : "Tu as de la chance, tu vas être mis au travail, tu es tatoué." Je lui ai demandé ce qui allait arriver à mon oncle, qui avait été envoyé dans l'autre groupe. Avec une totale indifférence et un grand cynisme, elle m'a répondu (...) : "Tu vois la cheminée fumante, là-bas ? Ton oncle s'échappe en fumée de cette cheminée à l'heure qu'il est, et si ce n'est pas aujourd'hui, ça sera cette nuit, et si ce n'est pas cette nuit, alors ça sera demain." »

Ordre et discipline. Procédures bien huilées. À la lecture de ce témoignage glaçant, on se rend compte que pour le commandant du camp, le zélé Rudolf Höss, la difficulté ne résidait pas tant dans la gestion du flux de déportés qu'on lui livrait par camions ou wagons à bestiaux, dans la sélection des « inaptes au travail » (formalité promptement expédiée), ni même dans l'élimination rapide de ces derniers (le pesticide Zyklon B, fourni par la firme Degesch était redoutablement efficace). En se plongeant dans les archives détenues par les Russes, on comprend que le véritable défi technique fut l'élimination des cadavres...

Karl Bischoff, ingénieur architecte et chef du bureau central des constructions à Auschwitz, chargea Kurt Prüfer, son ingénieur principal, salarié de la société Topf und Söhne, spécialisée en installations de chauffage, de moderniser l'installation de crémation. Prüfer imagina des fours révolutionnaires et surpuissants, chauffés au coke. Tout ce petit monde travaillera avec acharnement, dans son coin, sans (se) poser de questions, et sera félicité pour avoir réussi à porter la capacité totale d'incinération quotidienne des fours crématoires d'Auschwitz-Birkenau à 4.756 personnes. Mais aussi pour avoir amélioré la ventilation des chambres à gaz après usage afin d'augmenter les cadences, et pour avoir mécanisé l'acheminement des dépouilles vers les fours.

Au procès de Nuremberg, le psychologue américain Gustave M. Gilbert s'est entretenu avec Höss, alors âgé de 46 ans. À une question relative à l'ordre d'extermination donné par le chef de la SS, Heinrich Himmler, le nazi répondit que « la pensée de refuser d'exécuter un ordre ne lui venait même pas », qu'il ne s'était « jamais vraiment demandé si c'était mal », que cela lui semblait « simplement une nécessité ».⁴

Höss sera condamné à mort et pendu à Auschwitz, non loin du crématorium dont il était si fier.

1. Claude Lanzmann, *Le lièvre de Patagonie*, Gallimard, 2009.

2. Enzo Traverso, *La violence nazie*, La Fabrique-édition, 2002.

3. Natan Ramet, *Rescapé de la Shoah*, Racine, 2023.

4. G. M. Gilbert, *Le Journal de Nuremberg*, Flammarion, 1947.

d'Europe. Suite à une visite sur le front, il était en effet arrivé à la conclusion que la « solution territoriale » du « problème juif », un temps envisagée – en clair une déportation massive en Pologne ou en Sibérie ; on songea même un temps à l'île de Madagascar... – était impraticable.

La « Solution finale » (*Endlösung*) sera mise au point par quinze hauts responsables du Troisième Reich réunis à Berlin-Wannsee le 20 janvier 1942, à l'initiative du SS-Obergruppenführer, Reinhard Heydrich. Pour ce dernier, il ne s'agissait pas seulement de vider le Reich de tous les Juifs, mais bien d'étendre l'opération à tous les Juifs d'Europe, dont il estimait le nombre à 11 millions...

C'est dans ce contexte d'épuration raciale que le camp de concentration d'Auschwitz, ouvert au printemps 1940 comme centre de détention pour les citoyens polonais arrêtés après l'annexion du pays par l'Allemagne en 1939, et qui accueillit ensuite des prisonniers de guerre soviétiques, va être agrandi, transformé, modernisé, pour devenir le « vaisseau amiral » de l'entreprise génocidaire nazie, qui comprendra également Chelmno, Belzec, Sobibor, Treblinka et Majdanek.

1. Vassili Petrenko, *Avant et après Auschwitz*, suivi de *Le Kremlin et l'Holocauste, 1933-2001*, Flammarion, 2002.

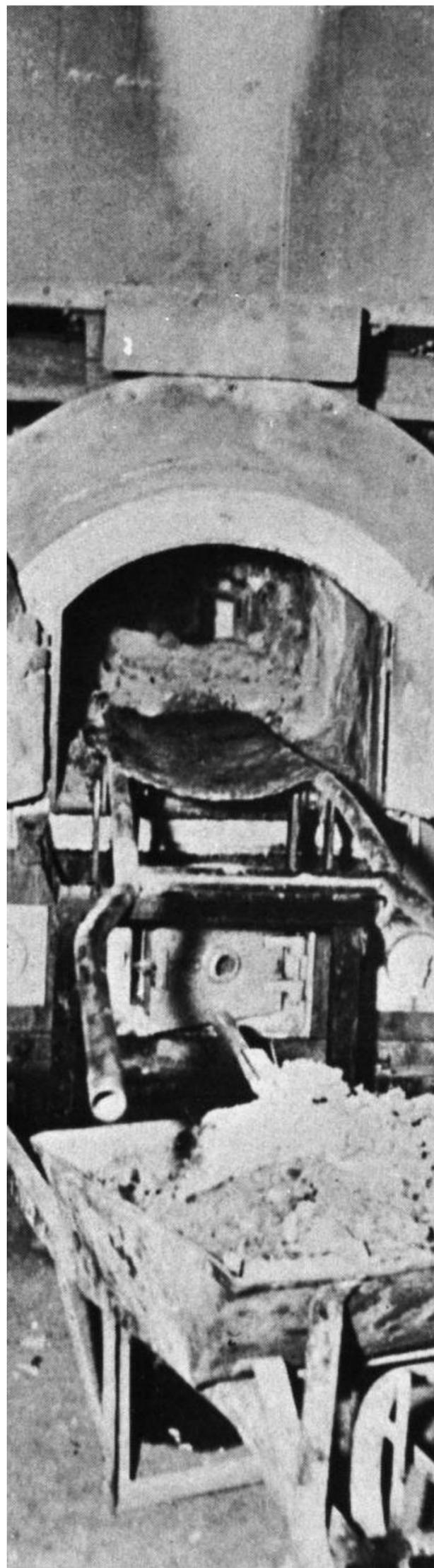
2. Raymond Aron, *Mémoires*, Julliard, 1983.

3. André Kaspi, *Génocide : les Alliés savaient !*, dans *L'Allemagne de Hitler*, Seuil, 1991.



Des images prises par l'Armée rouge dans les premières heures de la libération d'Auschwitz. Certaines ont été présentées au Tribunal militaire international de Nuremberg.

© ATLAS PHOTO ARCHIVE / TOPFOTO.



Un four dans le camp de concentration d'Auschwitz. © SZ PHOTO.